Parmi tant d'autres…

Un chrétien dans la Grande guerre

ÉGLISE CATHOLIQUE
DANS L'OISE

Cette exposition, réalisée par le service Art, culture et foi du diocèse de Beauvais dans le cadre du centenaire de la première guerre mondiale, présente des visages de chrétiens ayant vécu durant la Grande guerre.

Lorsqu'éclate la Grande guerre, le climat entre catholiques français et République est tendu. La plupart des religieux ont été contraints à l'exil (1901), la loi de séparation des Eglises et de l'Etat (1905) a provoqué bien des crispations qui sont loin d'être apaisées.

L'Eglise catholique soutient cependant sans faillir l'Union sacrée demandée par le président Poincaré dès le 4 août 1914. « Servir sa patrie, c'est servir Dieu. » Le clergé est mobilisé (c'est la première fois dans l'histoire du pays que des clercs doivent prendre les armes) ; 32 000 prêtres et religieux vont porter l'uniforme, comme tous les hommes de leur génération.

Cette vie quotidienne partagée au combat et dans les tranchées va faire naître des solidarités et tomber bien des préjugés, de part et d'autre.

Au front comme à l'arrière, les pratiques changent. Et les laïcs prennent davantage de responsabilités pour pallier à la pénurie de prêtres. Dans les tranchées se côtoient des soldats de toutes religions, favorisant un début de dialogue interreligieux.

Mais la guerre s'éternise, il y a des chrétiens dans les deux camps, bien des soldats ne rentreront jamais… A ces questions, chacun essaie de trouver des réponses ; il faut continuer à vivre et à espérer, malgré l'horreur.

ÉGLISE CATHOLIQUE
DANS L'OISE

Parmi tant d'autres…

Un chrétien dans la Grande guerre

Né en 1885 à Amiens, Roland Lecavelé, dit Roland Dorgelès s'engagea en 1914, bien que deux fois réformé précédemment pour raison de santé. Il participa aux combats et fut décoré de la Croix de guerre. En 1917, il entre au *Canard enchaîné*, où il publie un roman satirique intitulé *La Machine à finir la guerre*. Il écrit des articles de la même veine et dans le même journal entre 1917 et 1920. Les profiteurs de guerre, les députés, les forces de police sont particulièrement visés, ainsi que ceux qui diabolisent les bolcheviques. En 1919, il publie le roman qui le rend célèbre, *Les Croix de bois*, en hommage à ses « frères d'armes » ».
Il s'éteindra en 1973, à Paris.

« La foi que j'ai gardée m'a permis de soutenir le poids de deux guerre. Être chrétien rend plus fort. »

Roland Dorgelès

© Rue des Archives/Rue des Archives/Tallandier

Comme c'est triste, un panorama de victoire !

[…] Je ne reconnais plus rien sur cette vaste carte de terre retournée […] usée jusqu'à sa trame de marne blanche, une lande anéantie, sans un arbre, sans un toit, sans rien qui vive, et partout, mouchetée de taches minuscules : des morts, des morts… Il y a vingt mille cadavres boches ici, s'est écrié le colonel, fier de nous. Combien de français ?
Il a fallu tenir dix jours sur ce morne chantier, se faire hacher par bataillons pour ajouter un bout de champ à notre victoire, un boyau éboulé, une ruine de bicoque. […] Les lieux où l'ont a tant souffert sont tous pareils aux autres, perdus dans la grisaille comme s'il ne pouvait y avoir qu'un même aspect pour un même martyre. […] L'odeur fade des cadavres s'efface, on ne sent plus que le chlore répandu autour des tonnes à eau. Mais c'est moi, c'est dans ma tête, dans ma peau que j'emporte l'horrible haleine des morts. Elle est en moi pour toujours : je connais maintenant l'odeur de la pitié.

Extrait de *Les Croix de bois*

ÉGLISE CATHOLIQUE
DANS L'OISE

Parmi tant d'autres…

Un chrétien dans la Grande guerre

Prêtre jésuite, géologue et paléontologue, Pierre Theilhard de Chardin est né en 1881 près de Clermont-Ferrand. Entré au noviciat de la Compagnie de Jésus, il part en 1902 poursuivre ses études à Jersey. Il enseigne ensuite au Caire et à Hastings (Angleterre) avant d'intégrer le Museum d'histoire naturelle de Paris. Le Père Teilhard est mobilisé au début de l'année 1915 comme caporal brancardier d'un régiment d'infanterie coloniale. Durant toute la guerre, il refuse obstinément de quitter cette fonction exposée où il frôle à maintes reprises la mort pour prendre celle, moins dangereuse, d'aumônier militaire. Il fut de toutes les grandes batailles – les Flandres, l'Aisne, Verdun, le Chemin des Dames – faisant preuve d'un courage hors du commun, ce qui lui valut plusieurs distinctions militaires et même la légion d'honneur réclamée pour lui par son régiment. Cette expérience terrible de la guerre constitua pour lui, de son propre aveu, un baptême dans le réel, point de départ de toute la réflexion qui allait s'épanouir ensuite dans son œuvre scientifique, philosophique et religieuse.

Il écrit en 1916 :
« Il me semble qu'on pourrait montrer que le front n'est pas seulement la ligne de feu, la surface de corrosion des peuples qui s'attaquent, mais aussi en quelques façons, le front de la vague qui porte le genre humain vers ses destinées nouvelles.. Quand on regarde dans la nuit à la lumière des fusées, il semble que l'on soit à l'extrême limite de ce qui est réalisé et de ce qui tend à se faire. »

Il s'éteindra à New York, le jour de Pâques 1955.

Pierre Teilhard de Chardin

© Médecins de la grande guerre

On nous a expédiés, cette fois-ci sur la rive droite entre Thiaumont et Fleury et nous sommes restés une dizaine de jours en ces lieux redoutables. […] J'ai passé deux jours dans un trou encadré durant des heures entières par des obus qui tombaient jusqu'à moins d'un mètre de moi. […] Nous avons eu pas mal de pertes, et douloureuses. Beaucoup de nos meilleurs amis du bataillon ne sont pas redescendus de là-haut. […] Je ne sais pas quelle espèce de monuments le pays élèvera plus tard sur la côte de Froideterre, en souvenir de la grande lutte. Un seul serait de mise : un grand Christ.

Seule la figure du Crucifié peut recueillir, exprimer, consoler ce qu'il y avait d'horreur, de beauté, d'espérance et de profond mystère dans un pareil déchainement de luttes et de douleurs.

Je me sentais tout saisi, en regardant ces lieux d'âpre labeur ; de deux ou trois points où se concentre et reflue, à l'heure qu'il est, toute la vie de l'Univers.

Extrait de *Genèse d'une pensée* qui évoque la Bataille de Verdun en août 1916

ÉGLISE CATHOLIQUE
DANS L'OISE

Parmi tant d'autres…

Un chrétien dans la Grande guerre

Giacomo Della Chiesa est né en 1854 dans une famille noble de Gênes. Le 3 septembre 1914 les cardinaux (dont beaucoup sont allemands, autrichiens, belges ou français) élisent ce diplomate, cet homme de paix, au trône de Saint Pierre. Il devient Benoît XV alors que la guerre fait rage depuis un mois. Cinq jours plus tard, il s'adresse aux « catholiques du monde entier ». Il se dit « frappé d'horreur et d'angoisse devant le spectacle monstrueux de cette guerre, dans laquelle une si grande partie de l'Europe [...] ruisselle de sang chrétien ». Au cœur de cette « démence humaine », il invite les dirigeants à « l'oubli de leurs différences en vue du salut de la société humaine ». Il ne sera pas écouté. En Allemagne, on parle de lui comme du « pape français », en France, c'est « le pape boche » !
Benoît XV espérait une paix sans vainqueur ni vaincu, sans coupable ni réparation.
Le 1er août 1917, alors que le tsar vient d'abdiquer en Russie et que les Etats-Unis sont entrés en guerre, il adresse une exhortation à la paix aux chefs d'états : « **Le monde civilisé devrait-il donc n'être plus qu'un champ de morts ? Et l'Europe si glorieuse et si florissante, va-t-elle donc, comme entrainée par une folie universelle, courir à l'abîme et prêter la main à son propre suicide ?** »

En 1920, on lira dans l'encyclique *Pacem, Dei munus pulcherrimum,* que le traité de Versailles n'a pas « extirpé » les germes des anciennes discordes ».

Benoît XV

le pape qui voulait la paix

© wikipedia.org

De tous côtés domine la triste image de la guerre,

et il n'y a pour ainsi dire pas d'autre pensée, qui occupe les esprits. Des nations — les plus puissantes et les plus considérables — sont aux prises : faut-il s'étonner si, munis d'engins épouvantables, dus aux derniers progrès de l'art militaire, elles visent pour ainsi dire à s'entre-détruire avec des raffinements de barbarie ? Plus de limites aux ruines et au carnage : chaque jour la terre, inondée par de nouveaux ruisseaux de sang, se couvre de morts et de blessés.

Extrait de l'encyclique
Ad Beatissimi Apostolorum,
1er novembre 1914

Parmi tant d'autres…

Un chrétien dans la Grande guerre

Le père Daniel Brottier, est né à La Ferté-Saint-Cyr en Loir-et-Cher en 1876 . Jeune missionnaire spiritain, il rêve de donner sa vie pour l'Église d'Afrique. On l'envoie à Saint-Louis du Sénégal. Mais sa santé est fragile et on le rapatrie. Il se consacre au financement d'un projet de construction d'une cathédrale à Dakar : le Souvenir Africain.

Voici la guerre de 1914. Bien qu'exempté, il se porte volontaire et se dévoue comme aumônier des tranchées, risquant mille fois la mort, mystérieusement protégé. Il est cité cinq fois au cours du conflit. Après la guerre, l'évêque de Dakar lui avoue qu'il l'a confié à la protection de la petite sœur Thérèse de l'Enfant Jésus. Daniel avouera : « Je me mis alors à la disposition de Thérèse, pour le moment que voudrait m'indiquer la Providence ». En 1923, il se voit confier l'œuvre des Orphelins Apprentis d'Auteuil, à laquelle il donne une impulsion nouvelle.

Daniel Brottier meurt d'épuisement à Paris, en 1936, un mois après la consécration de la cathédrale du Souvenir Africain.

Bienheureux

Daniel Brottier

© wikipedia.org

On m'appelait l'aumônier verni. Il est vrai que, souvent exposé, j'ai été préservé des pires dangers comme par miracle perpétuel. Mes habits ont été troués, déchirés, je n'ai jamais eu de vraies blessures ; j'en étais devenu téméraire. J'ai fait en volontaire des missions périlleuses auprès des blessés et des mourants, empêchant les autres d'y aller parce qu'ils risquaient leur vie, tandis que j'étais sûr d'en revenir ! […] C'est que le rôle de l'aumônier, d'infanterie surtout, requiert, s'il veut être à la hauteur de la tâche une abnégation et une bravoure surhumaines. Et non seulement cela, mais une force physique de beaucoup au-dessus de la moyenne. S'il fallait recommencer ce que j'ai fait à Verdun et dans la Somme, je ne pourrais plus. Je ne pourrais plus porter des blessés sur mon dos, demeurer des nuits et des journées entières dans les trous d'obus, sous des bombardements insensés, sourire et plaisanter lorsqu'on se sent abruti par le froid, par la fatigue, par la peur. Non, voyez-vous, tout cela, c'est quelque chose de surhumain.

[…] Dans les tranchées pendant les heures de repos, je ne parlais pas de religion avec mes hommes : j'essayais de les mettre à l'aise et en confiance. Avec cela, nous devenions camarades. Ensuite, quand l'heure sonnait pour l'assaut je partais le premier en tête et je les entendais murmurer : « Il n'a pas peur le curé ». Et bien, croyez-moi,

quand ils me voyaient partir en avant d'eux, et les entraîner, c'était le plus beau sermon que je pouvais leur faire et j'étais sûr de les avoir tous à la messe le lendemain.

ÉGLISE CATHOLIQUE
DANS L'OISE

Parmi tant d'autres…

Un chrétien dans la Grande guerre

Au début du conflit, Loÿs a 33 ans et Joseph 34. Fils d'un receveur des postes de Saône-et-Loire, ils sont en paroisse à Lyon et décident de s'engager dans le même régiment pour « être avec les soldats ». Loÿs écrit dans son journal : **« Ces gens-là ont l'air de découvrir le prêtre. Ils ne l'imaginaient pas si patriote ni si simple. »** Passionnés de photographie, les voici reporters, tels des professionnels. Joseph raconte leur quotidien dans une lettre du 15 juin 1915 : **« Pour confesser, on se promène sur une route, dans un champ et nous donnons l'absolution discrètement ; pas besoin d'un confessionnal, un petit coin des Vosges suffit. »** Le 20 décembre 1915, il est tué en portant secours à ses camarades. Après sa mort, Loÿs continue à photographier, notamment au Chemin des Dames, en 1917. Il écrit : **« Oh que c'est triste ces départs. Nous ferons notre devoir, mais que le Bon Dieu nous épargne. Non pas nous, prêtres, mais les pères de famille. »**

Peu de soldats disposent d'un appareil photo en août 1914. La diffusion des appareils compacts à soufflet entraîne, à partir de 1915, la production d'une quantité importante d'images. Si, dès 1901, les autorités militaires ont interdit la pratique photographique au sein des armées par les soldats non autorisés, la règle ne peut être respectée lorsque la guerre éclate : impossible de poster un gendarme derrière chaque poilu… La censure a déjà beaucoup affaire avec les nombreux courriers échangés entre le front et l'arrière. En outre, le goût de la photo est aussi en vogue chez les gradés. Tant et si bien que des clichés, pris par des amateurs et pas uniquement par les photographes officiels de l'armée, se retrouvent dans les journaux comme *Le Miroir* ou *L'Illustration*.

Joseph et Loÿs Roux

Prêtres, infirmiers, reporters et fantassins

© centenaire.org

Si nous les prêtres, exigeons des fidèles qu'ils fassent leur devoirs,

ne devons-nous pas, de temps en temps, leur donner l'exemple de l'héroïsme

ou alors à quoi bon la messe et la communion chaque matin ?

Journal de Loÿs Roux

Parmi tant d'autres…

Un chrétien dans la Grande guerre

Charles Péguy est né à Orléans, en 1873, dans un milieu modeste. Son père meurt lorsqu'il a dix mois. Elève brillant, il intégrera l'Ecole normale supérieure où il affinera ses convictions républicaines et socialistes. Il sera un ardent défenseur du capitaine Dreyfus. Ecrivain et poète devenu chrétien (« **Je ne t'ai pas tout dit… J'ai retrouvé ma foi… Je suis catholique** », confie-t-il à son ami Joseph Lotte en septembre 1908), il prend des positions nationalistes. Lieutenant de réserve, Charles Péguy est mobilisé en août 1914. Il rejoint la 19e compagnie du 276e régiment d'infanterie. La nuit du 3 septembre 1914, il prie dans la chapelle Notre-Dame de Montmélian en bordure de l'Oise. Le samedi 5 septembre, lors de la bataille de l'Ourcq, il est atteint d'une balle au front alors qu'il s'adressait à ses hommes. Il meurt à Villeroy (entre Dammartin et Meaux).

Charles Péguy

© Centre Charles Péguy d'Orléans

Trente ans de vie ne vaudraient pas ce que nous allons faire en quelques semaines. Je mets au-dessus de tout que nous ayons pu nous séparer dans tant de grâce et de fidélité. Si je ne reviens pas, vous me garderez un souvenir sans deuil. […] vous irez pour moi à Chartres tous les ans. Vous ne pouvez pas soupçonner ce que nous devons à ce sanctuaire. […] Je me porte admirablement. Une fois sur les routes, je me suis retrouvé le marcheur que j'étais il y a vingt ans.

Je périrai peut-être. Je ne crèverai pas. Quoi qu'il y ait, une fidélité éternelle, mais une fidélité sans deuil. Tant de choses m'ont été données.

Extrait de lettres à sa femme, mi-août 1916

Parmi tant d'autres…

Un chrétien dans la Grande guerre

Paul Doncœur, né en 1880 à Nantes, entre au noviciat des Jésuites en 1898. En 1901, expulsé de France, il poursuit ses études en Belgique et à Jersey puis enseigne la théologie et la philosophie. En 1912, il est ordonné prêtre.

Quand la guerre éclate en 1914, Paul Doncœur devient aumônier militaire. Il participe aux batailles de la Marne, de l'Aisne, de Champagne et de Verdun. Au soir de l'un de ses premiers combats, dans la forêt d'Ourscamp, il est pris sous le feu des mitrailleuses. Il passe la nuit, plaqué au sol, au milieu des morts français. Il rejoint son unité le lendemain matin, accueilli comme un revenant. À partir de ce jour, il se considère comme en sursis. Il racontera cette anecdote en ajoutant le mot de Thérèse d'Avila **« Si on n'a pas fait une bonne fois le sacrifice de sa vie, on ne sert à rien ».**

Les lignes se stabilisent, les unités s'enterrent. **« Hier j'ai été avec un autre prêtre chercher sur le plateau un corps qu'on n'avait pas encore pu enterrer depuis octobre je crois. Il a fallu pour cela nous mettre à plat ventre et ainsi le tirer 100 mètres durant sans nous lever sous peine d'être vus. C'est une famille qui aura du moins la consolation de retrouver une tombe. »** (Lettre à sa mère).

Le Père Doncœur fait aménager une chapelle souterraine dans les grottes de Confrécourt. Il recrute et aide les prêtres-soldats, qui le secondent en prenant en charge le soutien spirituel de chaque bataillon, il cherche à discerner et à former des « chefs de file », laïcs, sur lesquels les aumôniers vont pouvoir s'appuyer. Le soldat, apôtre de son frère soldat, est déjà l'application du principe de l'apostolat « du semblable par le semblable », cher à l'Action Catholique.

L'amitié dans le quotidien, le service dans la bataille pour aller chercher les blessés ou pour remplacer un officier tué, le souci de l'encadrement sacerdotal, l'appui sur de jeunes laïcs, autant d'efforts qui témoignent d'un dynamisme apostolique sans faille.

Le père Doncœur survivra à la Grande guerre et il poursuivra son œuvre (notamment dans le scoutisme) jusqu'à sa mort à 81 ans, en 1961, à Troussures.

Paul Doncœur

Oui ou non, sommes-nous là pour les morts ou pour les vivants ? […]
Si nous sommes pour les vivants, si vous estimez que vous avez besoin de nous pour les aider à faire leur devoir, à accepter ce que vous leur imposez, laissez-nous les vivants.

Laissez-nous vivre, laissez-nous mourir avec eux.

[…] Si le prêtre n'est aujourd'hui que l'officier d'une certaine pompe funèbre, que la société s'en désintéresse ! […]
Accroître nos efforts pour redresser cette courbe morale qui nous menait aux abîmes, la faire remonter tout doucement par la restauration du Sacerdoce, ne croyez-vous pas que c'est aujourd'hui ce qui s'impose ?

P. Doncœur
au général Foch
en décembre 1916

© ruedeslumieres.morkitu.org

ÉGLISE CATHOLIQUE
DANS L'OISE

Parmi tant d'autres…

Un chrétien dans la Grande guerre

Henri de Lubac est né à Cambrai en 1896. A peine est-il entré au noviciat des jésuites à Jersey (en 1913), que la guerre éclate. Il est mobilisé et grièvement blessé à la tête (il en souffrira toute sa vie). Il fête ses 20 ans près de Verdun, sous le feu de l'ennemi, qu'il appelle le « boche » comme tout le monde. Cette expérience de soldat le marquera profondément. « Malmené par la guerre, saisi par l'abîme de Dieu et de la mort, il est un poilu paisible et joyeux. (…) Dans les tranchées, il est devenu un homme. » (G. Chantraine, *Henri de Lubac*, Ed. du Cerf) Démobilisé, après quatre ans et demi de service, il dira : « J'ai terminé ma carrière militaire ; inutile de vous dire avec quelle satisfaction. J'en emporte cependant une poignée de bons souvenirs. »

Henri de Lubac sera ordonné prêtre en 1927. Il s'engagera dans la Résistance pendant la seconde guerre mondiale. Brillant théologien, il fut réduit au silence en 1950 avant d'être réhabilité par Jean XXIII . Il meurt à Paris en 1991.

Henri de Lubac

© jesuitinstitute.org

Toute époque a toujours été la pire. Et s'il y en a qui furent vraiment pires, c'est elles qui enfantèrent les plus grandes choses.

Extrait de *Nouveaux paradoxes*

Parmi tant d'autres…

Un chrétien dans la Grande guerre

Maurice Parmentier habite la ferme de Saint-Mard, sur la commune de Vez (Oise). Au début de l'été 1914, il a 21 ans. Son avenir est tout tracé : il sera agriculteur, comme son père et son grand-père. Mais la guerre éclate et le voilà maréchal des logis au 5e dragons, envoyé sur le front dans la Somme. Très vite, il est blessé en reconnaissance et s'éteint quelques jours plus tard, le 24 septembre 1914, à Chaulnes. Dans une de ses dernières lettres à ses parents, il écrit : « **Enfin, puisque le devoir nous appelle : Vive Dieu ! Vive la France ! ».**
Au même moment, le 22 septembre, son cousin François Duplessier, âgé de 25 ans, meurt lui aussi dans les combats de la Somme. Ou plutôt, il disparaît. Rien ne permet d'identifier son corps. Jusqu'à ce qu'à l'automne de 1932, un agriculteur retrouve son alliance, accrochée au soc de sa charrue.
Paul Duval-Arnoul est quant à lui agriculteur à Clairoix. Il a 27 ans. Trois ans plus tôt, il a épousé Marie-Louise Parmentier, la sœur ainée de Maurice, la cousine de François. Ses premiers mois de guerre se passent aux environs de Saint-Mihiel, dans la Meuse. Il y rédige quelques bonnes pages, précieux témoignage, qui seront publiées en 1916 sous le titre *Crapouillots, feuillets d'un carnet de guerre*. Paul sera décoré de la croix de guerre, survivra au conflit, marqué à jamais et s'éteindra à Clairoix en 1970.

Maurice, François et Paul

Le grand jour pour nous approchait. […] J'allais à la messe ; la veille, j'avais écrit quelques lignes aux miens, suprême adieu que je devais laisser sur ma table et que mon ordonnance enverrait si j'étais tué. Je voulais maintenant me mettre en règle avec Dieu, pour n'avoir le lendemain, pendant la bataille, d'autre souci que de crever avec mes torpilles les fils de fer boches et d'ouvrir la route à l'assaut. […] À la veille d'une bataille, le soldat chrétien ne demande pas de vivre, il demande simplement de ne pas avoir peur et si la volonté divine est qu'il meure, il demande à bien mourir. […] Je m'approchais de la table sainte et voici qu'au moment où le prêtre vint à moi, un coup sourd ébranla l'air. […] Pas un des assistants n'avait bronché, la main du prêtre ne tremblait pas, mais comme le bruit croissait, sa voix de faisait plus forte et continuait de dominer l'ouragan d'acier : « Corpus Domini nostri Jesu Christi. » Et mon âme de croyant, priant comme jamais elle ne l'avait fait, éperdue d'une folle émotion de bonheur, chantait :

« Qu'ai-je donc fait pour mourir d'un obus en plein corps et mon Dieu sur les lèvres. »

Avec un fracas formidable, l'obus éclata en l'instant où je recevais l'hostie, des éclats claquèrent sur les piliers, des pierres tombèrent de la voûte, mais ce fut tout ; trop court de deux mètres, il avait manqué l'église.

Extrait de *Crapouillots, feuillets d'un carnet de guerre*, 1916

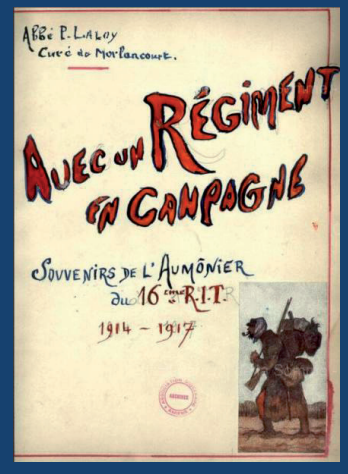
Parmi tant d'autres…

Un chrétien dans la Grande guerre

L'abbé Paul Laloy est né en 1875. En 1914, il est curé de Morlancourt, un petit village proche d'Albert dans la Somme.
Il raconte l'annonce de la mobilisation générale : **« Nous étions consternés, émus. Les pauvres femmes qui étaient là se mirent à pleurer ! Mais l'heure n'était pas aux gémissements mais au Devoir ». « Pareil à tant d'autres Français, je croyais que la guerre serait courte et que mon absence durerait peu… quelques semaines… tout au plus quelques mois !… »**
Mobilisé comme infirmier au 16e régime d'infanterie territoriale, il sera bien vite détaché à temps plein pour exercer son ministère.

Le 16 octobre 1914, il accompagne le soldat Léon Bazin jusqu'au poteau d'exécution. Quelques jours plus tôt, alors que le 16e RIT tentait de maintenir ses positions devant Bienvillers-aux-Bois, dans le Pas-de-Calais, celui-ci avait quitté sa compagnie, abandonné armes et uniforme dans une grange, pour rejoindre à pied son village natal situé à douze kilomètres. Il voulait revoir sa mère. Un bombardement lui fait faire demi-tour. Arrêté comme déserteur, il est passé par les armes pour abandon de poste, fusillé pour l'exemple. Il était 6h du matin, tout le 16e RIT assistait à la scène. Léon Bazin avait 36 ans. L'abbé Laloy notera dans son journal : **« Le ciel d'octobre continue d'être bas et triste et décidément le soleil n'illuminera pas cette journée. »**

Quinze ou vingt ans après les faits, l'abbé Laloy a rédigé ses souvenirs de guerre sous le titre *Avec un régiment en campagne ; souvenirs de l'aumônier au 16e RIT*. Son manuscrit est déposé aux Archives diocésaines d'Amiens.



L'abbé Paul Laloy

Lors de la retraite d'août 1914, il constate :

« L'état d'esprit devient inquiétant. C'est ici qu'apparait l'utilité d'un aumônier. Que de confidences reçues en ces tristes jours ! Car, dans leur affliction, c'est vers l'aumônier que se tournent les [soldats]. »

Citation à l'Ordre du R.I.T., 5 novembre 1915 :

3 octobre 1914, après l'évacuation d'un village par nos troupes, [l'abbé Laloy] est resté sous le feu de l'ennemi pour aider le médecin-major à transporter les blessés avec des moyens de fortune. A fait preuve du plus parfait mépris du danger aux combats d'Amblainzevelle, d'Hannescamps, de Bienvillers-aux-Bois, en donnant ses soins sous le feu. A su, dans des circonstances graves, prendre de l'ascendant sur les hommes et relever leur moral en les encourageant.

Parmi tant d'autres…

Un chrétien dans la Grande guerre

Félix Barizet voit le jour en novembre 1880 dans un petit village du Valois : Villers-Saint-Genest. Son père y est cultivateur et Félix, devenu adulte, suit ses traces en exploitant une ferme voisine. En 1912, il épouse Julia Plocque qui lui donne la joie d'être père : un petit Albert naît en 1913. Mais la guerre éclate et Félix est mobilisé. Il part combattre dans l'Est, dans la tranchée de Calonne. Le 24 décembre 1914, il écrit à sa femme : **« J'ai bien reçu ton colis. […] Cela est arrivé à point pour nous permettre de faire un petit réveillon. Ainsi, nous avons oublié un moment la misère et la guerre. Nous pensions aller à la messe de minuit, mais elle a été supprimée pour les soldats par le général qui, parait-il, a trouvé qu'on serait trop fatigué pour retourner aux tranchées. Je crois que c'est par crainte de désordre, à la place nous irons à la messe demain matin. »** Quand Julia reçoit cette lettre, le sergent Barizet n'est plus. Il a été « tué à l'ennemi » le 26 décembre. Elle l'apprend en février 1915 de la bouche de son beau-père qui, en tant que maire du village, a reçu la mission de « prévenir Madame Barizet, avec tous les ménagements nécessaires » !

Félix Barizet

Fidèle à ma promesse, je me permets aujourd'hui de vous donner quelques détails concernant la mort de votre mari, Félix Barizet, qui vous ne l'ignorez pas était aussi mon ami. […] Nous avions donc fêté le réveillon, simplement, mais aussi fraternellement, goûtant aux douceurs que vos sentiments d'épouse lui avaient envoyées.

Nos pensées s'étaient éloignées quelques instants vers tous ceux qui nous sont chers : femmes, mères, parents chéris, bambins adorés ; et puis la grosse voix du canon nous avait rappelés à la triste réalité

présente, c'est-à-dire cette guerre si longue, si pénible. Le 25 au matin, nous avions assisté à la Messe, venant ensemble offrir à Dieu nos soucis et nos misères.

Le 26, jour malheureux, notre régiment se portait à l'attaque ; Barizet fit son devoir, tout son devoir, simplement, en bon français, en soldat, en homme. À peine sorti de la tranchée, une balle visée à quarante mètres le clouait au pied d'un arbre.

Extrait d'une lettre de M. Schmutz à Madame Barizet, datée du 17 janvier 1915